



5 OCTOBRE 2020 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR ARDENNE PAUL

PRIX JEAN-FRANÇOIS PRAT 2020



PAR PAUL ARDENNE.

EXPOSITION BREDIN PRAT FOUNDATION, PARIS, DU 2 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2020 (CHAQUE SAMEDI).

Le prix Jean-François Prat (Paris) a été créé en 2012 en mémoire de Jean-François Prat, avocat et passionné d'art contemporain mort en 2011. Chaque année, un comité d'experts du monde de l'art sélectionne huit, puis trois, puis un artiste (20.000 euros pour le lauréat, 2.000 euros pour chacun des autres finalistes, plus l'édition d'un catalogue). Les lauréats des précédentes éditions ont été, depuis 2012, Farah Atassi, Matt Saunders, Zander Blom, Raphaëlle Ricoi, Janis Avotins, Avery Singer, Nicolas Roggy et Myriam Haddad. Les trois artistes sélectionnés pour cette 9e édition sont Kei Imazu, Toyin Ojih Odutola et Torey Thornton. Cette année, le 1er octobre dernier, le jury présidé par Marie-Claude Beaud, directrice du Nouveau Musée national de Monaco (NMNM), a consacré Toyin Ojih Odutola.



Kei Imazu, *Kancil and Crocodiles*, 2020, huile sur toile, 200 x 300 cm © Kei Imazu, Court. ANOMALY

Née en 1980 au Japon, vivant actuellement à Bandung (Indonésie), Kei Imazu se distingue par de grandes compositions débridées évoquant de loin les toiles futuristes d'un Umberto Boccioni. Héritière de la culture appropriationniste mais aussi de l'âge classique de l'art, artiste pratique avec bonheur le collage visuel, en cumulant sampling et peinture. Kei Imazu caviarde d'abord sur internet des images qui vont faire le sel de ses compositions plastiques, toujours caractérisées par l'encombrement (beaucoup de figures, d'entrées), le désordre (effet chaotique) et une difficulté de lecture exigeant de l'œil du spectateur un patient scanning – sous l'imbricatio apparent des figures et derrière les entrelacs se révèle bientôt une logique, une matière activant mémoire visuelle et analogie. Une fois agencés sur la surface de la toile les éléments rapportés par collage, l'artiste repoint ensuite directement sur ceux-ci, tout en suivant le contour et en en reproduisant la couleur. Cette façon de procéder, de type coloriage pictural, redonne de la substance aux images lisses des banques iconographiques numériques qui servent ici de fond. Elle réincarne aussi le visible en le soumettant au travail de la main et à ce médium immémorial qu'est la peinture, paré mentalement de vertus transcendantes. Quels sont les thèmes élus de Kei Imazu ? Difficile, sur ce point, d'être exhaustif, sauf à relever que cette artiste s'intéresse à tout ce qui se désagrège ou disparaît, qu'il en aille des conduites humaines (son propre fils tiraillé entre plusieurs cultures différentes avec *Kancil and Crocodiles*, 2020) ou d'objets menacés tels que les œuvres d'art ayant pu faire l'objet de pillages (série *Red List*, 2015). Kei Imazu, pour faire court, met en scène la diversité culturelle contemporaine mais aussi ce qui en constitue l'écueil, la perte des repères.



Toyin Ojih Odutola, *An Unlearning*, 2020, fusain, pastel et craie sur lin monté sur Dibond, 213 x 127 cm © Toyin Ojih Odutola, Court. l'artiste et Jack Shainman Gallery, New York

Les repères, c'est justement ce qui motive le travail très spécifique de Toyin Ojih Odutola, Nigérienne qui vit actuellement aux États-Unis. Dire qu'une partie de l'Amérique trumpienne et d'avant le président Donald Trump a un problème avec la race noire est un euphémisme : les violences policières exercées régulièrement contre les populations afro-américaines vivant chez l'Oncle Sam sont là pour le rappeler, et ce, de longue date, bien avant que n'ait éclaté l'affaire George Floyd (été 2020) qui continue de défrayer la chronique à l'heure où l'on écrit ces lignes. Toyin Ojih Odutola est une portraitiste – au fusain, au pastel, au stylo à bille... – dont la prédilection va à la figuration des visages à peau noire. L'engouement pour le "blackened" (le noirci), chez elle, résulte sans nul doute d'une fierté légitime, celle de l'appartenance – l'artiste a commencé non sans hasard par des autoportraits (série *All These Garlands Prove Nothing*, 2013) et elle s'inspire volontiers du style des sculpteurs yorubas d'Iffé. Elle s'écarte toutefois de la stricte déclaration d'amour ou du *black culturalism* étroit et identitaire, dans la mesure où c'est aussi le noir en soi, la couleur même, qui motive ses inclinations plastiques. Comment le noir "dit"–il le visage humain ? Le rend-il étranger à lui-même ? Une des séries les plus fortes de l'artiste est *The Treatment* (2015), où elle s'applique à retravailler des idoles blanches (Leonardo DiCaprio, le prince Charles, Tom Cruise...) en leur appliquant sur des titres souvent énigmatiques (*I against I, Surgically Removed Organs Left In I Against I, Creative Asphyxia, Intellectual Asphyxia, Romantic Asphyxia Painting*, 2017). Peu explicite a priori, il se révèle riche d'imaginaire, de liberté de ton et d'expression, dans une facture qu'on devine faussement naïve. Tout un monde proche et lointain, monde intérieur plus que monde extérieur, il se pourrait bien.



Torey Thornton, *I against I, Surgically Removed Organs Left In I Against I, Creative Asphyxia, Intellectual Asphyxia, Romantic Asphyxia Painting...*, 2017, acrylique et spray sur bois, 223,5 x 309,9 cm © Torey Thornton, Court. l'artiste et Essex Street, New York

Torey Thornton, troisième des finalistes du prix Jean-François Prat 2020, est noir aussi, comme Odutola. Étasunien vivant à Brooklyn, cet artiste né en 1985 est un partisan de ce qu'on appellera, après Robert Rauschenberg, la *Combine Painting*, la peinture ramasse-tout (dit de manière non péjorative). Plutôt que privilégier la toile comme support, Torey Thornton peut recourir à bien plus pauvre, bien plus banal : un morceau de carton, un bout de bois troué (*Whole Glory*, 2014-2019)... Sur cette base, il applique de la couleur de façon variablement abstraite ou semi-figurative, mais aussi des éléments trouvés, selon une manière qui renvoie, pour certaines de ses créations, à la sculpto-peinture des modernes (d'Alexander Archipenko à Frank Stella). L'univers que soumet à nos yeux Torey Thornton est sibyllin, s'appuyant sur des titres souvent énigmatiques (*I against I, Surgically Removed Organs Left In I Against I, Creative Asphyxia, Intellectual Asphyxia, Romantic Asphyxia Painting*, 2017). Peu explicite a priori, il se révèle riche d'imaginaire, de liberté de ton et d'expression, dans une facture qu'on devine faussement naïve. Tout un monde proche et lointain, monde intérieur plus que monde extérieur, il se pourrait bien.

Paul Ardenne



Kei Imazu, *Rappongi Crossing 2019: Connexions*, Mori Art Museum, Tokyo, 2019, Ph. Keizo Kioku, Court. Mori Art Museum et YAMAMOTO GENDAI © Kei Imazu



Toyin Ojih Odutola, *Paris Apartment*, 2016-17, graphite, pastel et crayon sur papier, 151 x 107 cm © Toyin Ojih Odutola, Court. l'artiste et Jack Shainman Gallery, New York



Torey Thornton, *Whole Glory*, 2019, colle, carton et panneau de bois, 111 x 139 x 6,5 cm, Ph. Ben Westoby © Torey Thornton, Court. l'artiste et Modern Art, London

Couv. : Toyin Ojih Odutola, *My Country Has No Name*, 2013, encre de stylo bille et marqueur sur papier, 50 x 76 cm © Toyin Ojih Odutola, Court. l'artiste et Jack Shainman Gallery, New York.

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.